

MARCEL NORTH

HISTOIRE IMAGEE
DU
PAYS DE NEUCHATEL
OU
ELOGE DE LA MESURE



A LA BACONNIERE



No 1558
OCC 185 -

Histoire Imagée du Pays
de
Neuchâtel





Une histoire de Neuchâtel ?

- Oui.

- En 70 pages ?

- Oui.

- Vous vous riez ?

- Oui.

MARCEL NORTH

HISTOIRE IMAGEE
DU
PAYS DE NEUCHATEL
OU
ELOGE DE LA MESURE



A LA BACONNIERE



Tous droits de traduction, d'adaptation, d'amélioration
et autres, réservés pour tous pays.

Avertissement!

"Il me semble qu'on rit peu, ici", fait dire Madame de ChARRIERE à l'un de ses héros de roman. Nous pardonnera-t-on si il s'est glissé un peu d'ironie dans cet ouvrage?

Il a pourtant été écrit avec le sérieux qui s'imposait, et nous devons des remerciements à Monsieur Eddy Bauer, dont le "Destins de Neuchâtel" nous a été d'un secours précieux, à Monsieur Charly Guyot, dont le "Neuchâtel, Histoire d'une Cité", nous a beaucoup aidé, et à Monsieur Willy Tell, l'arbalétrier bien connu, qui nous a montré à quel point, sans vouloir s'en donner l'air, les Neuchatelois se sont inspirés de son esprit.

On m'a dit (et l'avertissement s'adresse donc à l'auteur) qu'il ne fallait pas montrer seulement "le côté négatif" de l'histoire neuchâteloise. Mais cet esprit d'indépendance qui s'est affirmé de siècle en siècle, est-ce là chose négative?

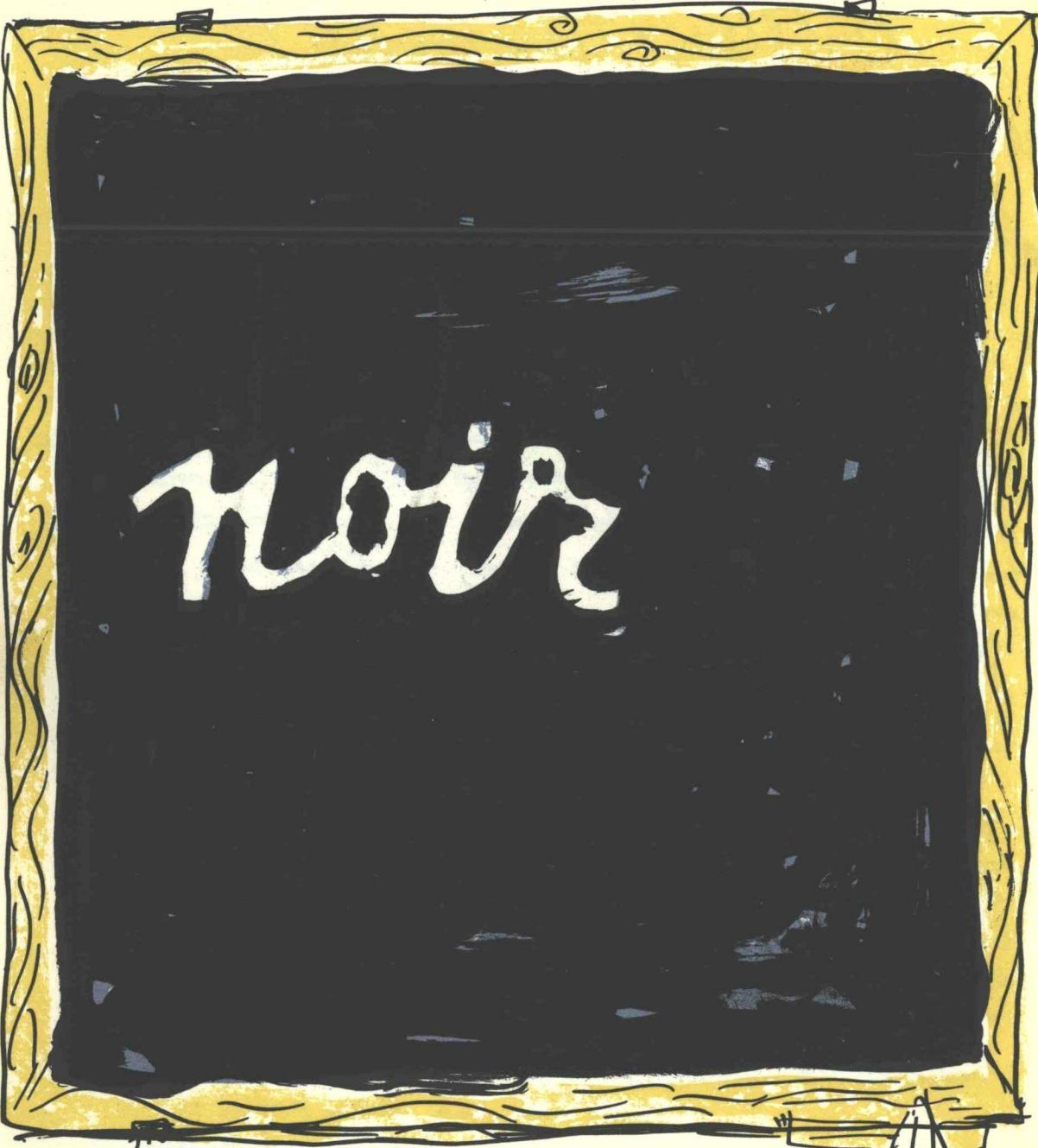
Vous allez voir, en notre siècle fanatisé, que ce sens de la mesure sera de plus en plus difficile à conserver intact, et qu'il faudra du courage pour se vouloir indépendant. Ce que nous souhaitons de tout cœur à Neuchâtel de rester, et nous en reparlerons dans cent ans, quand nous ferons une suite à cette Histoire Imagee.

D'ici là, chers lecteurs, portez-vous bien,

signé:
l'auteur.

N.B. Les citations contenues dans cet ouvrage sont apocryphes.

Vue de la nuit des temps



noir

où

se perdent les origines du pays neuchâtelois.

(d'après un document de l'époque)



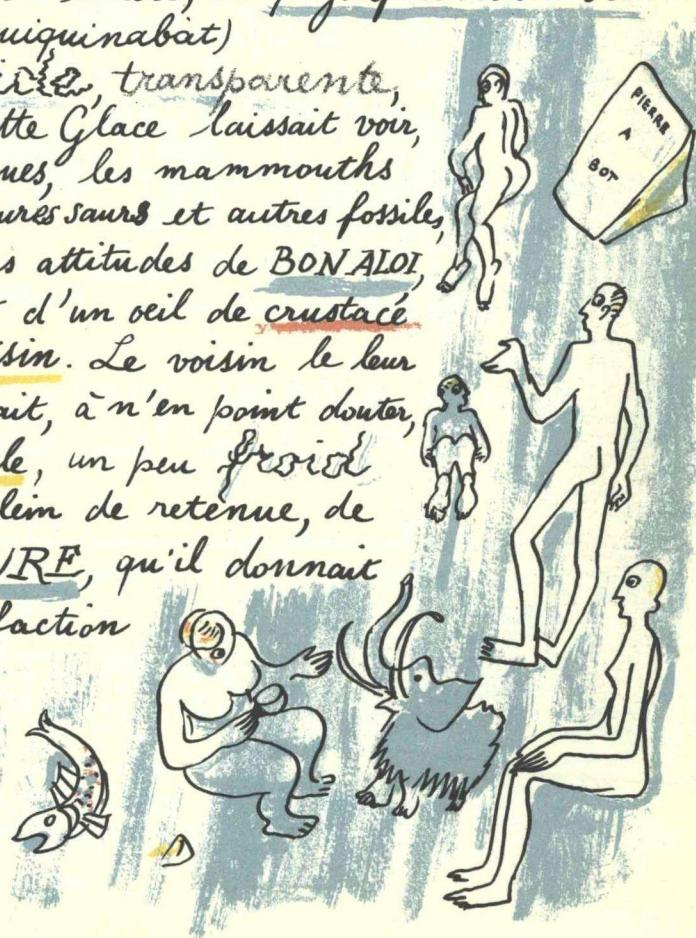
I.A

PRÉHISTOIRE

commencement, dit la Chronique des Chanoines, il n'y avait pas de Pays de Neuchâtel. Il y avait la Vénérable Glace. Du Midi au Septentrion, du Levant au Couchant, il y en avait une sacrée couche, tu peus y aller, (ire potes) tant qu'elle recourait la contrée entière, et frigorifait toute vie. (usque ad sinistram inquinabat)

Cristalline, froide, transparente, difficile à briser, cette Glace laissait voir, parmi les blocs erratiques, les mammouths mamelus, les ichtyosaures saurs et autres fossiles, des gens figés dans des attitudes de BONALOI, et qui contemplaient d'un œil de crustacé l'immobilité du voisin. Le voisin le leur rendait bien. C'était, à n'en point douter, un fort beau spectacle, un peu froid peut-être, mais si plein de retenue, de discréption, de MESURE, qu'il donnait à l'âme une satisfaction d'un incontestable

Bon Goût.



L'AGE DE LA PIERRE

Cependant, la Générable Glace, s'étant retirée vers le réduit national abandonnait son lac opalescent, et laissait, sur la rive en néocomien jaune comme un rire de puritain, les blocs erratiques, les mammouths mammelus, et les ichtyosaures saurs. Parmi tout ça, les Pré-Neuchâtelois, toujours figés dans des poses de bon aloi, attendaient avec discrétion que la faim se fit sentir et les délivrât un tant soit peu de leur empois de glace. Juste de quoi chasser, car ces Messieurs (et leurs dames) rivaient de chasse et autres produits carnés, et aussi de baies pour lutter contre une constipation opinia^tre. Mais les mammouths mammelus, les ichtyosaures saurs, et les ours préhistoriques se nourrissaient à l'occasion de Pré-Neuchâtelois, ce qui ne faisait pas du tout les affaires de ces derniers, et mettait même, à les entendre, leur vie en péril de mort. Dont ces Messieurs, nos lointains ancêtres à tous, s'habituerent sagement à fuir tout ce qui passait la MESURE — la leur, bien entendue, et vécurent dorénavant dans un trou, pour échapper à l'appétit des ichtyosaures saurs et autres mastodontes démesurés.

Cette sage politique, pratiquée avec persévérance dès l'âge de la pierre, leur permit de faire de vieux os,



et même de très
vieux
os







L'HISTOIRE
élas, cette période bienheureuse ne devait pas durer longtemps! Un excès de poissons a mené le redoutable **Ténia**, serpent de mer qui mit en vinaigrette les tripes l'acustres. Un excès de mollesse fit croiser les bras à tout ce morde aquatique, tant qu'ils en eurent le bras noueux, et devinrent ainsi des **Helvètes**. Les **Pérolha-gogues** se muèrent en **Druïdes**, classe de vénérable vieux vertébrés au sang froid, qui cultivait l'amour des lettres et de la pédagogie.



Un Helvète

Les **Helvètes** au bras noueux aimaient la guerre. Leurs vêtements étaient en peau de zébie, en saies, en braies, et en fausses-braies. Leurs casques étaient cornus. Ils se nourrissaient d'avoine et d'orgétoire. "Ils connaissaient la monnaie." (W. Rosier-Histoire Suisse) On ne leur faisait pas. (*Numquam Helvetiam pro lanterna prenabant.* - César.) Aussi ce peuple, las de son avoine et de son orgétoire, décida, tout éclairé qu'il était, d'aller chercher la lumière du **Midi**, et brûla ses vaisseaux et ses villages. Les **Brictchons**, ou **Pré-Neuchâtelois**, ravis de cette occasion unique de détruire des vestiges du passé, ne furent pas les derniers, vous pouvez m'en croire. On charge la bourgeoisie et les gosses sur le petit-char, et hue! en route pour la **Grande Bleue**!

Seulement, voilà, il y avait les **ROMAINS**. C'était une bande de petits bonshommes pas commodes qui embattaient tout le monde sous le fallacieux prétexte qu'ils avaient eu une louve dans la famille et qu'ils marchaient toujours derrière des aigles. Comme ils barraient le passage, les **Helvètes**, de leur bras noueux leur flanquèrent la **pile** (*pilum*) et le jetèrent dans le lac de Joux. (*sub jugum*).

Ces Romains ne valaient pas grand' chose. Ils finissaient toujours par s'engager dans la **Légion**. Le plus célèbre, qui s'appelait **César** pour son accent pagnolesque et **Jules** à cause d'un successeur nommé **Jespasien**, ce **Jules**, donc, voulut faire le mastodonte et manger de l'**Helvète**.



Un de la Legion

Mais il trouva à qui parler. Divico, le général helvétique, s'en vint le haranguer, et comme Jules lui demandait des otages :



- Des hôtes, dit-il, nous n'en donnons pas, nous en prenons : 10 francs par jour par personne, plus taxe, 10% pour le service, eau courante, vue sur le lac et les Alpes. Nous connaissons la monnaie, nous autres !

- Moi aussi, dit César, je connais la monnaie, et je te rendrai celle de ta pièce, rubicon sur l'ongle. Partout, je suis venu, j'ai vu, et j'ai vaincu !

- En aurais-tu cent, s'écria noblement Divico, que ça ne t'empêcherait pas d'en être un, malhonnête ! En voilà une façon de parler !

- Assez ! Tu vas prendre la pile (pilum) ! cornu, coeu, et brute ! (Tu quoque, Brute !)

-La pile (pilum) ? Plutôt perdre la lumière du jour (crevare) ! Tu ris, vieille, morue ? Songe plutôt à ton salut (morituri te salutant) !

Or, les Helvètes furent battus sur toutes les plates coutures de leurs saies, braies et fausses-braies. Ils durent s'en retourner avec la bourgeoisie et les enfants (adien les horizons lointains !), entourés par les légionnaires.



"Ils étaient beaux, ils étaient bons, - Ils avaient du soleil sur le front, Les légionnaires !" (La Légende des Siècles). Les demoiselles étaient sous le charme. Elles passèrent sous le joug (conjusc) et il en résulta des Gallo-Romains.

Mesdames et Messieurs, arrêtons-nous pour souffler. C'est M. la PAIX ROMAINE (Addio la caserma)

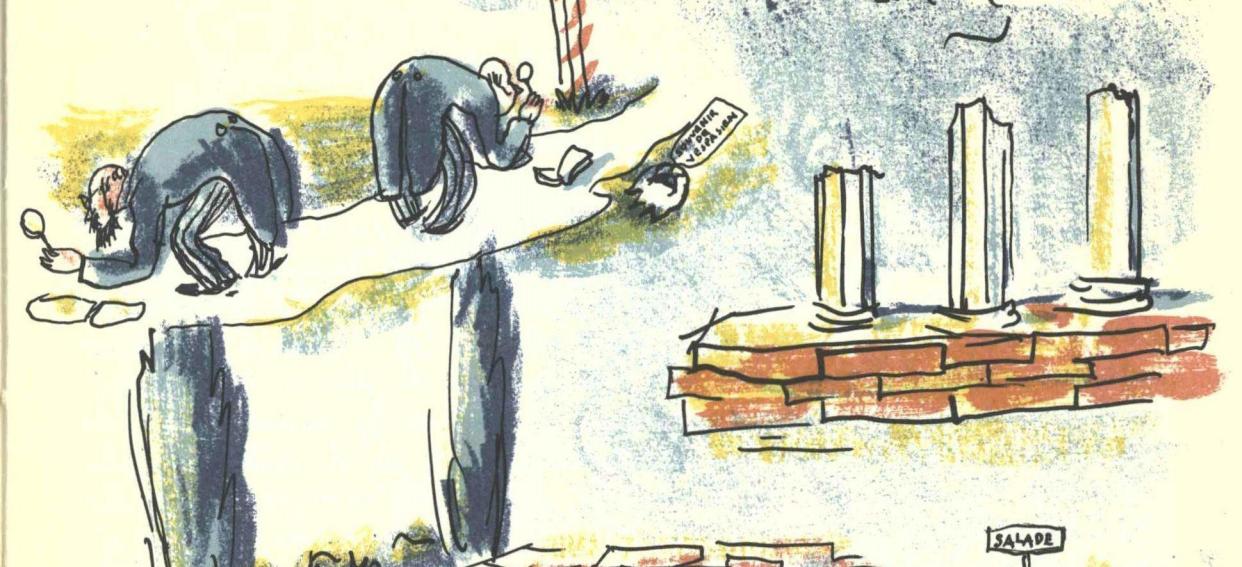
Les Romains laissent à Serrières, à Colombier, ailleurs encore, des monuments grandioses et des traces impérissables de leur passage. Les premiers balbutiements d'une langue dont Neuchâtel allait faire un de ses principaux gagne-pain barbotent dans le Sèyon et l'Areuse. Les premiers cadraus solaires apparaissent. Les Gallo-Romains vivaient heureux et sans histoire, connaissaient la monnaie, et redemanderaient du pain au cirque (panem et circenses).



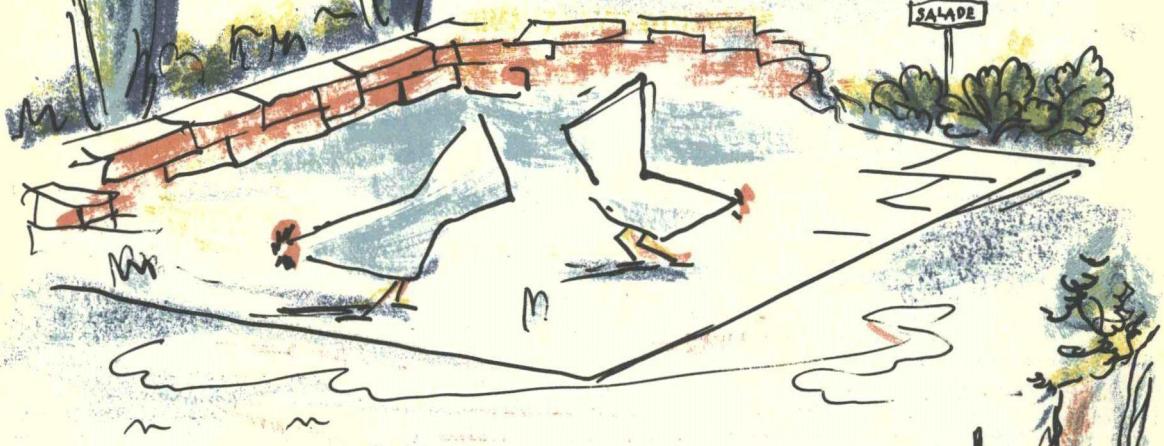
On servait du vin (pinar et parvus albus) dans les cafés; où l'on s'amusait à faire de la stratégie avec les allumettes et les soucoupes (in bistro guerroyare), on payait ses impôts militaires sans réchigner, on mangeait de la romaine, et on formait de futurs pédagogues au Collège Latin.

LA VY D'ETRAZ

GRANDIOSES MONUMENTS LÉGUÉS
PAR ROME



SALADE





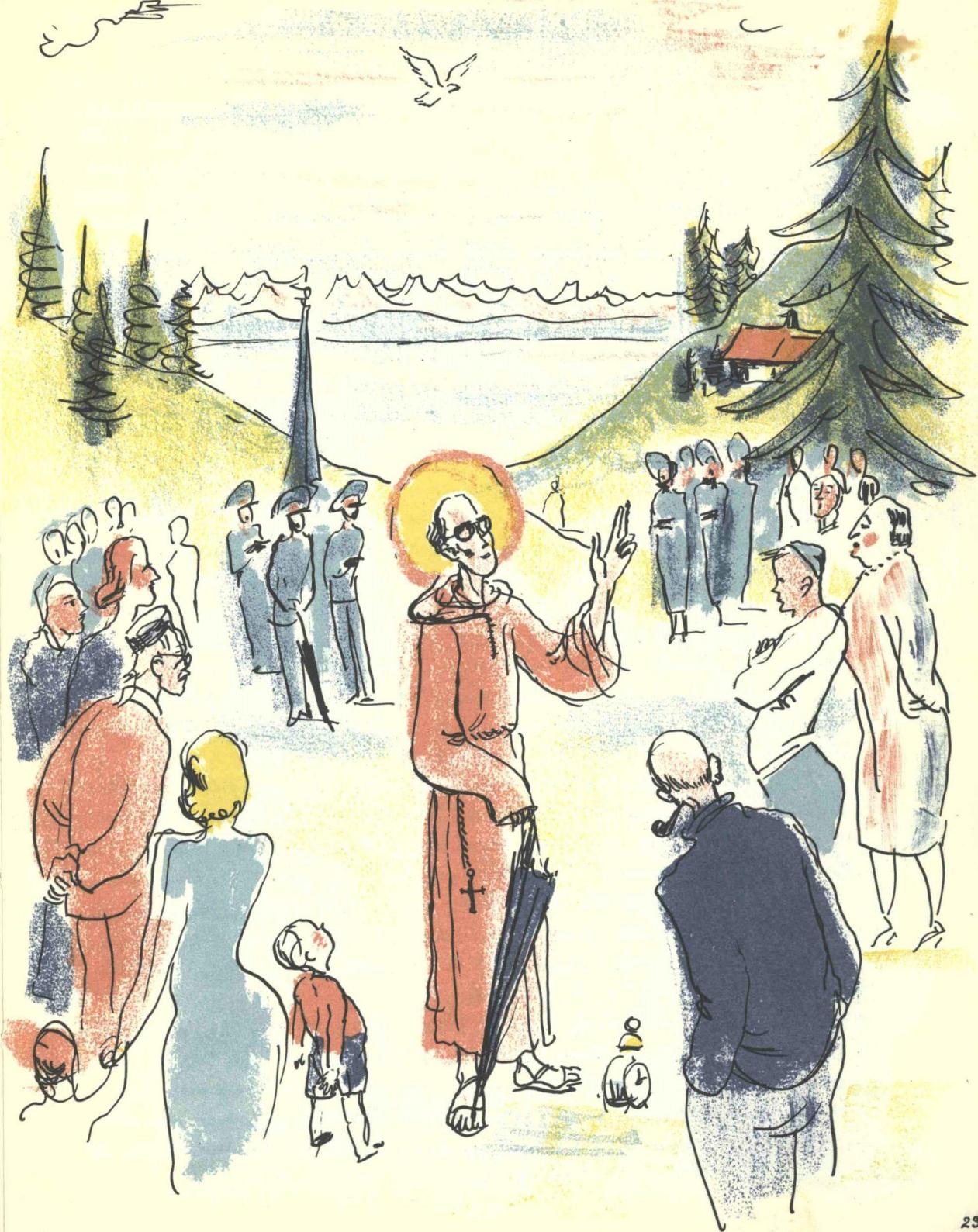
LES BURGONDES

ONC, le Gallo-Romain vivait en paix, comme dessus dit, trayait sa vache et faisait volontiers de la morale sur la ~~lys~~ d'Etraz. La paix, comme dessus dit régnait. Mais elle finit par abdiquer devant les Invasions. Ces Invasions qui se disaient cousins germains des habitants et qui étaient Chtôk Fiffes, se baladaient le long de la ~~lys~~ d'Etraz et montraient leur belle humeur en flanquant le feu à tout ce qu'ils voyaient. C'est que ces metteurs goûtaient la beauté par l'estomac: en effet, connaissant les heureux effets de la cuison sur les aliments, ils pensèrent améliorer la beauté des monuments en les fricassant à belle flambee, et celle des donzelles en les passant à la broche. Les monuments s'en trouvèrent diminués, les donzelles augmentées peu ou prou, suivant le cas. (Voir "De l'Influence du Trou de Bourgogne sur nos Relations avec l'Exterior" par le Chanoine Apocryphe du ~~Tal~~ de Travers).

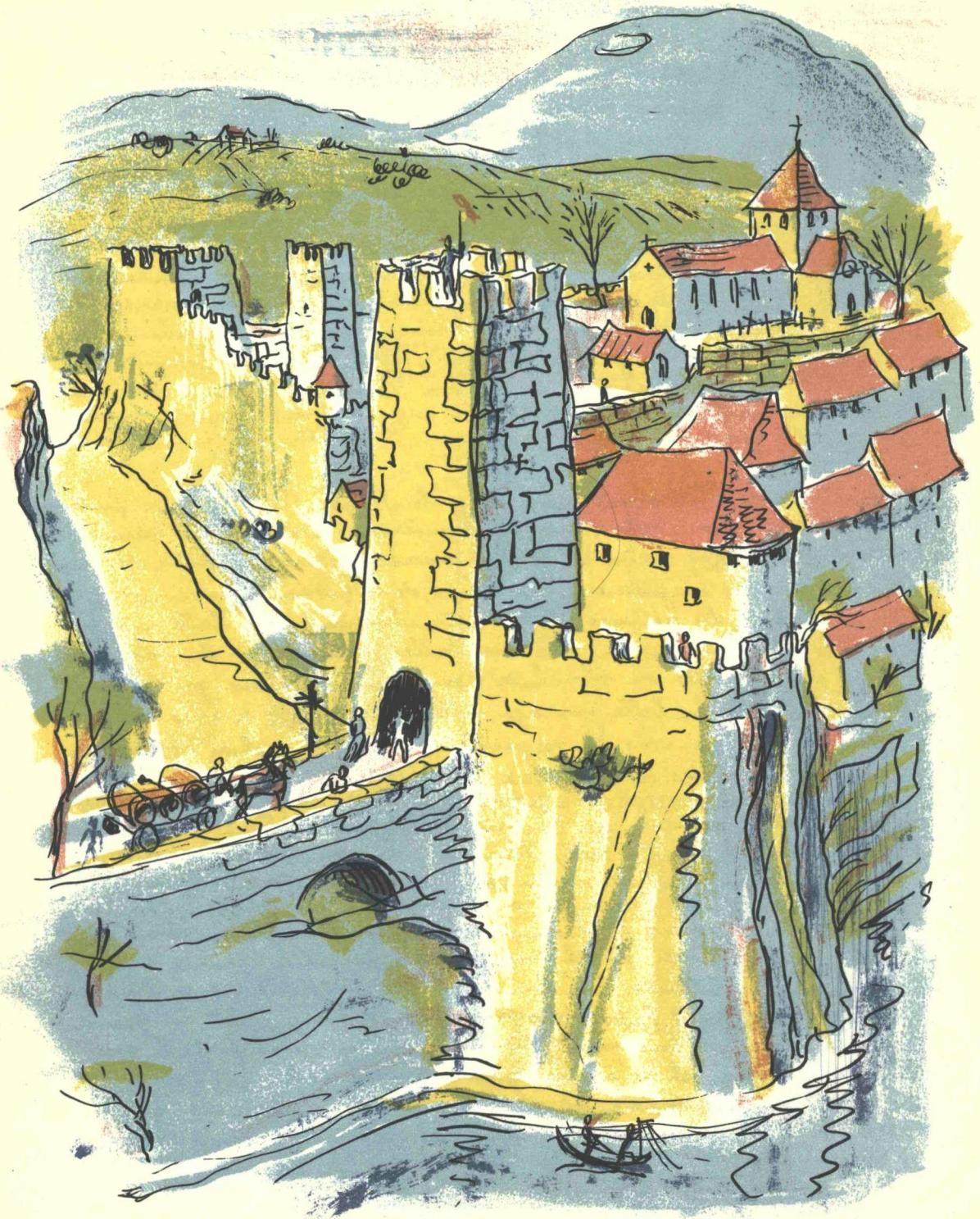
Mais, au bout d'un certain temps, tout finit par se tasser, grâce à l'excellence des méthodes pédagogiques du pays, et les Invasions installées ici et qu'on appelait Burgondes finirent par apprêter la lègue, comme ils disaient, si bien qu'ils donnaient des leçons aux indigènes, ne manquaient pas de la leur faire et finissaient par leur en remontrer même sur le chapitre de la pédagogie et du cadran solaire.

Ces Burgondes ou Bourguignons avaient une bonne reine qui les faisait filer doux. Elle acheva de domestiquer ces héros. Partout, les rouets ronronnaient cependant que les Burgondesses chantaient "File file Bourguignon!" à leurs Burgondes de maris, dont les quenouilles leur donnaient bien du fil à retordre. Et la fabrique d'indiennes de Cortaillod en faisait des toiles magnifiques, dit la Chronique des Chanoines. (Ch. XII: de Bello Calico).









- LES ARTS -



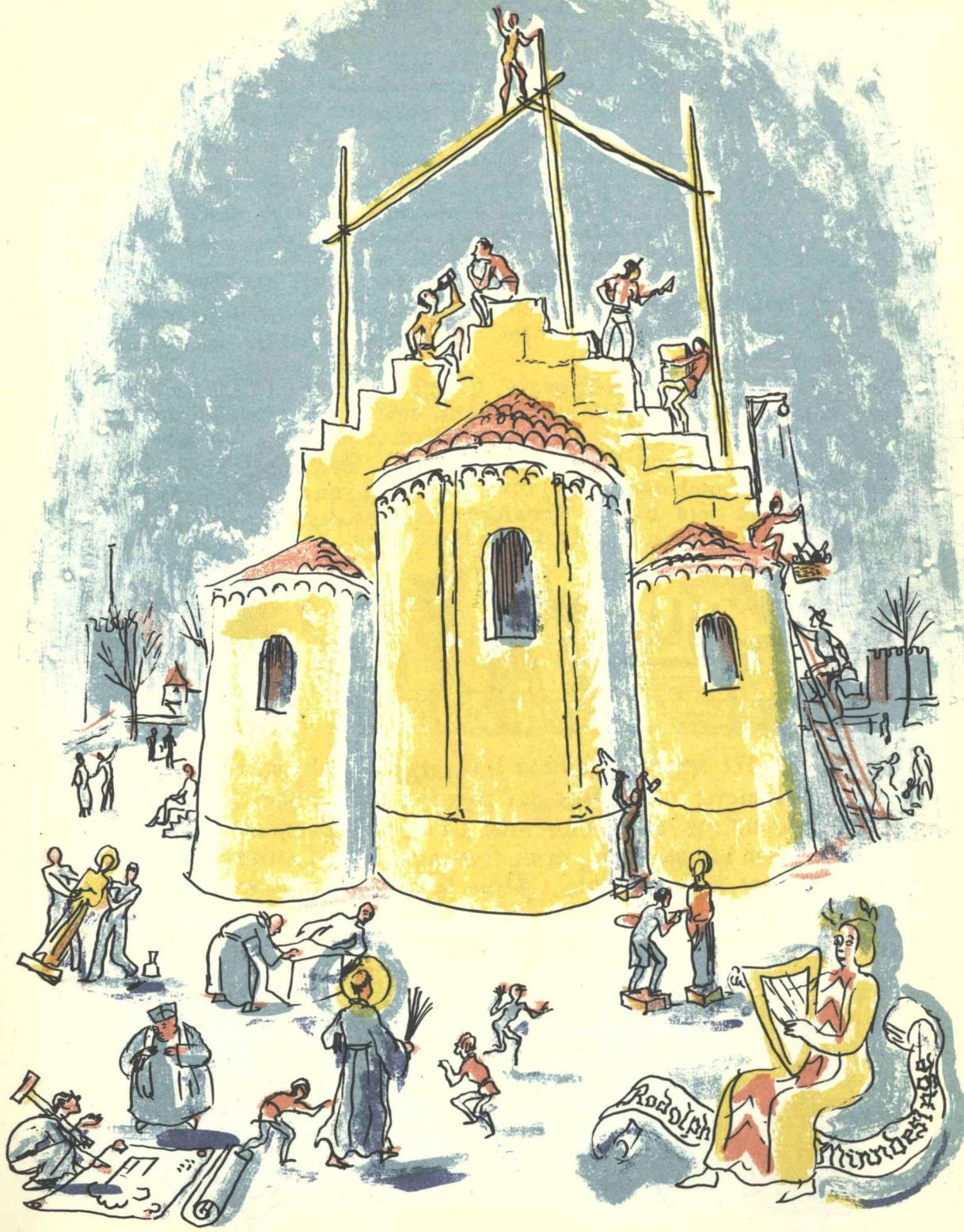
titré, comme tous les *Bher-Nouahs*, par le goût du neuenburger, un certain Ulrich s'en vint de Fribourg s'asseoir sur le siège régaliſſime, et régala les Neuchâtelois de son auguste présence. Ce comte (et ses descendants) étaient chœurs, mais, grâce au Collège des chanoines dont il suivait les classes, il fit de si rapides progrès "dès la lague" qu'un de ses petits-enfants réussit à traduire en suisse-allemand un recueil d'histoires marseillaises. C'était un bon musicien, que le Rodolphe Mine-de-Singe (*Rudolf der Minnreging*). Il harpait délicieusement et en bon Bernois, luthait avec autant de grâce qu'il rotait. Car il possédait aussi une note, dont il jouait le soir sur les quais, au son de la *Joran*. Il institua le premier conservatoire.

D'autres arts florissaient aussi dans le pays. Les Chanoines faisaient construire une église en belle pierre d'*Mauterive*. Des artisans venus de Rhénanie, des maçons venus d'Italie œuvraient sans se soucier de Farel. Les images taillées surgissaient, les coins de manteau pluaient (pour les créer, non pour les détruire). Les comtes élevaient une belle maison derrière les trois absides de l'église belle, grande et de bonne mine, avec des binettes de plaisants vieux sempiternels grimaçant dans les coins, de la belle ouvrage, allez-y voir ! Et si vous n'êtes pas contents, consolez-vous en regardant Farel marcher sur une statue brisée. Vous êtes de ceux que ça réjouira.

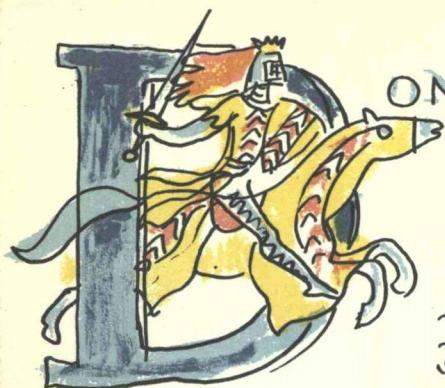
"Le comte avait deux charrettes de gamin qui faisaient rien que mifionner en bas la rue du Château" (*Chronique des Chanoines*). Il leur fallait une poigne. (*Régaliſſima ſedē fessanda erat*). Leur père leur amena un précepteur de Paris. Ce robin plein de sagesse et d'érudition était Anglais et s'appelait *GUILLAUME*, nom qui a toujours rempli les Neuchâtelois d'admiration. Il savait le latin, le français, l'anglais, c'était le Pédagogue rêvé. Aussi fut-il rapidement considéré comme un Saint par les habitants. On lui éleva une chapelle, et on l'adora. Il faut dire aussi qu'il faisait des miracles et que c'était un grand et digne homme, et passionné jeûneur. Mais, moins fortune que Nicolas de Flue, il n'a pas gardé son auréole.

Et à l'endroit même où s'élevait sa chapelle, on révère maintenant l'image taillée d'un autre magister qui s'appelle aussi *GUILLAUME*. Nous y reviendrons.





-LA CHARTE-



ONC, les comtes tenaient leurs assises (regalis-sima sedes) au plus haut de la colline. les bourgeois dessous. Très gentils, les comtes, mais un peu rudes, et puis quoi ! C'était quand même l'Autorité.

"Faut faire attention !" disaient les bourgeois. Alors un beau soir, ayant pris des flambeaux et des armes, ils s'en vont tout gentiment trouver le comte.

"Alors, qu'ils y disent, c'est pas tout ça ! Vous êtes bien gentil, nous aussi, et on s'entendra toujours autour d'un verre de blanc." Le comte, qui était bien élevé, et qui savait ce que parler veut dire, en fait donc monter.

"A la vôtre, disent les bourgeois, C'est pas tout ça ! (Non est omnium hoc.) On veut pas brinquer, seulement voilà : Des impôts, on a ce qui nous faut. Faudrait pas nous en mettre trop parce qu'alors, on vous le demande, où va la prospérité ? Ça fera seulement de la pa-perasse, des fonctionnaires, tout un chenil, quoi ! Et puis, pour la justice, on veut déjà bien s'arranger entre nous. On est rien tant pour ces capets à saluer, ces Guessse'eurs, et puis tout ce commerce !"



"Bon ! que dit le comte en vieux français, on veut par écrit tout ça mettre. Seulement, c'est vous qui payerez la tournée la prochaine fois. Et puis, vous me donnerez mon vin, mon poisson quotidien (carpe diem), mon pain, mon fromage etc., l'année durant, tant que le contrat reste valable. Pour la bidoche, je m'en charge."

"D'accord, disent les bourgeois en vidant leur verre, et cochon que s'en dédit !"

C'est ce qu'on appelle une charte de franchise.



Sceau de la Bourgeoisie



Sceau du Comte.



LECTURE: Les comtes.

Les comtes avaient des mœurs brutales. Ils circulaient sur des destriers moyennâgeux. Ils habitaient dans de lourdes armures. Ils avaient une volonté de fer et la sorge blindée: Le comte Conrad ingurgitait XVII litres de neuchâtel par jour. La femme du comte Jean, qui était une petite nature (parva natura erat), n'en buvait que III. Pas étonnant que ces gens-là aient tourné!



Les comtes se levaient tôt et se couchaient tard ("Si l'on peut dire qu'ils se couchaient, car ils dormaient dans une position fort incommodé" - A. Lombard.) sur un monument spécialement affecté à cet usage. Les comtes connaissaient mal la monnaie. Pourtant, ils emportaient partout leurs écus d'or, chargés entre de trois chevrons d'argent. Ils portaient une cotte de mailles, sur laquelle ils passaient une tunique (cache-maille) également d'or et chargée de trois chevrons d'argent. Tout cela avait assez de greve.



Les bourgeois

Berne

Le comte



LA RÉFORMATION

SUR mon duvet assis, les gras chanoines vivaient sur la colline, tonsures pour n'avoir pas mal aux cheveux (rigolabat sine vergogna). Ça n'était pas bien sérieux, tout ça. Mais voici venir une figure sérieuse entre toutes, et qui s'appelait Guillaume.

On l'a vu, les Neuchâtelois ont toujours aimé ce prénom-là.

Ce nouveau venu leur faisait la leçon, leur prochetait la roûsserie éternelle, fulminait contre les statues, tonnait contre les chanoines, et, contrairement aux habitants, faisait preuve de beau coup d'éloquence naturelle. Par contre, réformateur, puriste et maître d'école, en lui bien les Neuchâtelois devraient se reconnaître. Il sermonnait à longueur de journée. Toute œuvre d'art lui paraissait suspecte, et il préférait, il faut le reconnaître, le bon français au mauvais latin.

Un jour, la Commune offre un vin d'honneur (*honoris vinum*) à une bande de jeunes arquebusiers revenus d'un tir fédéral un peu noircis sous leurs couronnes. Ah, là, là ! il n'a pas fait long feu (*non ignem longum fecit*), le vin d'honneur. Sitôt qu'il est monté à leur tête, voilà ces bons drilles nos coreligionnaires qui se ruent à la Collégiale, empoignent les statues (*hardi, Louis ! Fous-y Jean-Jacques !*) et je t'éborgne Saint Pierre, et je te nasarde Saint Paul, et on te les vous fout tous en bas l'Ecluse à jambes rebondaines, cul par dessus auréole, en un tas lamentable de pierailles concassées.

— "Voilà, bien fait ! Dire qu'on leur consacrait tous ces cierges et toutes ces pater-nôtres, à ces bouts de pierre pas même solides ! Quelle perte d'argent et de temps ! C'est de la prime, tout ça ! Maintenant, il s'agit de gratter les peintures qui cachent les murs. Toutes ces lignes et ces couleurs, ça a été fait exprès pour tromper l'œil ! Et puis à bas les ostraux ! On n'y voit pas ! Nous sommes au siècle de la lumière et de l'imprimerie. Il ne doit être dans ce pays d'églises que dé-pouillées, de vitres que blanches, de tableaux que noirs."

Et Guillaume Farel chante à gorge déployée sa joie de prêcher enfin dans un endroit sérieux quoique nu, où rien ne vient détourner l'attention de ces deux arts majeurs, la parole et le chant, qui sont purement auditifs et ne laissent pas de traces. Qui étaient contents ? Les Bernois. Qui était furieuse ? La châtelaine de Valangin, qui se vengea en mettant Guillaume à l'ombre.

Lez maistre Guillaume revint en la bonne ville et fit escoles pour grimiaux en doctriner. Et se desmeula rudement avec Messieurs de Berne, mauvaises moeurs au Château, et neuchâteloise économie, car monnayo peu connoissoit. En l'an IXIX de son âge, à force d'embrasser la Réforme, tout soudain de chaire descendit pour chair plus fraîche embrasser, et espousa un tendron parmy ses parades-siennes. Et fonda escoles, dont fut depuis ce GUILLAUME réveré en lieu et place de l'autre Saint GVILLAVME, lequel fut fouette-cul tout de mesme. Et fut sur la chapelle Saint Guillaume une estatue par parpaillots eslevée où est vu cestui Guillaume Farel en effigie bien mignonnement sculpté et foulant aux pieds une image taillée pour ce que statues point n'aimoit. Un clou chasse l'autre, et Neuchâtel estant donc réformé, comme ils se plaisent à dire, fors Le Landeron, y est au jour d'aujourd'hui encore cette estatue en grande vénération." (Chronique des Chanoines)

Et les Bernois occupaient le pays, avec les Confédérés.



Après le XVII^e siècle, où les comtes devenus princes, Neuchâtel se déclare République sous souveraineté.

République protestante sous souveraineté catholique, à compromis de bon aloi en un siècle où catholiques et protestants s'entraîgorgent comme si ça devait leur valoir le paradis. Les Landeronnois pouvaient célébrer la messe en paix, débagouler tout le latin qu'il leur plaisait élever des statues à leur plaisir, la Vénérable Classe ne songeait pas à leur faire la leçon, et pourtant, "du Nord au Sud, d'Est en Ouest, le pays en avait une sacrée couche, tu peux y aller (ire potes) tant qu'elle immobilisait toute vie (usque ad sinistram inquinabat)." - Chronique des Chanoines. A preuve que Noël même n'était plus fêté.

Par contre les "longues robes" politicaillaient outrageusement, avec l'aide de Bernois envoyés pour occuper le pays moralement. "On dis-putait sur les textes juridiques comme s'ils eussent été textes bibliques" (Mémoires apocryphes du Chandeliere à Sept Branches). Et si Henri II de Longueville fut bien reçu, s'il dota Colombier d'ombrages vénérables, de chicane en procès et de procès en chicane, les princes commençaient à trouver leurs républicains sujets littéralement empoisonnans.

C'est qu'aussi le pays sentait plutôt le fagot. On voyait, en levant le nez, d'étranges escadrilles. "C'était les dames de la contrée qui partaient pour la gloire, à cheval sur un balai." (J.-E. Chable). Ce mode de locomotion, et les pratiques de ces reines de sabbat déplaissaient fort aux magistrats qui les condamnaient au bûcher. Tous les bûchers furent bientôt remplis. Certaines années, le stère de sorcières était pour rien. "Si la question des sorcières (car on les mettait à la question) a fait couler beaucoup d'encre, elle a résolu celle du combustible pendant des années." (Les Quatre Ministraux).

Les temps étaient troubles comme une absinthe. Il régnait en France, notre voisine, un roi qui se disait soleil et qui chassait tous les réformés de son royaume. Les Neuchâtelois accueillirent avec décence et honnêteté ces gens sérieux, laborieux et pleins de mesure, qui fuyaient devant des dragons indécents et malhonnêtes, et qui apportèrent à la chose publique sous souveraineté leur intelligence, leur industrie, leur foi et leur monnaie.

Cependant, les gens de justice, qui toujours ont foisonné dans ce pays de controverses, s'engraissaient parmi d'épais dossiers. On s'embroutille parmi toutes les duchesses de Longueville, d'Orléans, de Nemours, etc., que les Neuchâtelois se lançaient à cette époque-là dans les jambes, en tout bien tout honneur.



Le XVIII^e siècle

Enfin, après bien du tintouin, et des histoires dont je nous fais grâce, Madame de Nemours (ou une autre) s'éteint. Sa dynastie s'éteint avec elle. La princesse est morte, vive le prince !

Oui mais lequel ? Il y en a une quinzaine à choix, et des meilleurs. Bonne affaire. Les Neuchâtelois peuvent peser le pour et le contre. Ça les connaît.

On reçoit donc au mieux tous ces prétendants. On les abreuve, on les nourrit. On s'en fait nourrir, à l'occasion, et abreuver, par pots. — Voyons : Machin ?... Non ! Le vin du pays ne l'aime pas.

Madame de True ?... Elle connaît trop la monnaie. Le duc de Chose ?... Il reçoit mal. — Le canton d'Ubi ?... Ti donc ! des vachers ! — Le Prince de Condé ?... Trop près du Roi-Soleil, et ça n'est pas le soleil de la liberté. — Le Prince d'Orange-Nassau ?... Il habite loin... Il s'appelle GUILLAUME... Hé, hé ?...

Le Roi de Prusse ?... Évidemment, il ne s'appelle pas GUILLAUME, mais ça viendra. Et puis, il est bien gentil. Il vénère la ^{vieille} Générale Classe. Il est plein de mesure. C'est qu'il ne connaît pas encore bien le métier. C'est un nouveau-roi. On pourra se permettre quelques petites libertés... Oui ?... Non ?... TOPE ! et merci pour la monnaie.

"Et voilà qui est entendu : pas de soldats prussiens ici ! Tout au plus un gouverneur. Mais qui nous laisse tranquilles : liberté de commerce, traités de combourgéoisie avec les villes suisses, service militaire à l'étranger, même contre le Roi de Prusse à l'occasion, sinon contre le Prince de Neuchâtel.

Une Académie, des Ecoles, un minimum d'impôts, et une Générale Classe toute-puissante. La liberté, quoi !" (Articles Généraux de 1707.)

L'affaire est conclue. Voilà quatorze prétendants qui font un nez dans leur verre vide, le Roi-Soleil pas content, et l'ours de Berne mi-figue mi-raisin.

Mais l'affaire paraissait bonne ; à ce moment-là,



(Suite de ce que vous avez lu)

Mais hola ! Hola ! Qu'est-ce qu'il arrive ?? Je voilà que devant la Majesté Du Roi Soleil, le petit roi prussien perd le sens de la mesure, comme ça leur arrive, dans son pays. Des soldats prussiens dans la Principauté ? Ah mais ! Que non !

"A quoi ça servirait-il, je vous prie, d'opter pour un prince assez éloigné pour vous fiche la paix, s'il vous fiche la guerre ? Les querelles du Roi de Prusse ne regardent pas les sujets du Prince de Neuchâtel." (Mémoires du Chandelier précité).

Offrir donc le Louable Corps Helvétique, et c'est un corps qui a du corps quand c'est le corps de l'Ours de Berne ! Pas d'occupation prussienne à Neuchâtel !

Pas de dragons, non plus ! De la mesure, Messieurs, de la mesure ! De la pondération ! Du calme...

Berne comprend. Et Berne occupe le pays, avec mesure, avec pondération, avec calme.



Le Bon Temps.

Le Prince, lui aussi, avait compris. Et au milieu de cette compréhension générale, la Prospérité se développait. Les soirées passaient paisibles autour du caguelon familial, les fuseaux, joignant l'utile à l'agréable ne servaient pas seulement à faire du ski, mais aussi d'expri'ses dentelles. Et, tout en prenant le pouceton, on alternait les histoires de Sagnards et de Cim-cim.

Dès l'arrivée des missionnaires, la Chaux-de-Fonds et le Lode d'étaient intéressés à la mesure du temps, et à tout ce qui se rapporte à l'Horlogerie.

(voir p.22.)



Ainsi, un jeune forgeron ayant réussi à réparer une montre, toutes les vallées des Montagnes entrèrent dans le mouvement, s'occupèrent de l'heure qu'il est, devinrent des Ruches Bourdonnantes, connurent la monnaie et refusèrent la damnation éternelle.

Comment ! s'écriait la Vénérable Classe d'une voix glacée, nous brûlerions sans fin, et ces gens du Haut vivaient jour des éternelles délices après un simple stage en les régions inférieures ? Cela est inadmissible. Nous serons tous damnés éternellement, que ceci soit bien entendu, et malheur à qui dira le contraire !

Les Chaux-de-Fonniers ne l'entendaient pas de cette oreille, ni leur pasteur. Mais la Vénérable Classe était puissante. Appels à Berne, appels au Prince, pour un peu la guerre civile éclatait. La guerre mondiale était imminente quand on jeta hors du pays le pasteur objet du scandale.

Excilons-le ! Frappons-le d'indignité nationale, criait-on avec vertu. Et n'oublions pas de confisquer ses biens. Ça peut toujours servir, dans cette vallée de larmes.



Il s'ensuivit des polémiques sans nombre sur une nouvelle traduction de la Bible que venait écrire le grand Ostervald, excellent pasteur et très-bon pédagogue. Elle devait fixer nettement la langue et la mentalité du pays, où l'on vit simplement, et où l'on parle un bon sentencieusement. On l'imprimait à Neuchâtel, en même temps à peu près que des livres libertaires et libertins interdits en France, ce qui montre le goût éclectique des éditeurs de l'époque, la curiosité de leur esprit, et leur sens de l'équilibre en toutes choses.



Le pays s'ouvrirait tout grand. Jamais le Tron de Bourgogne n'avait vu trafic si intense.

"On importait des hommes de lettres, des femmes de plume, des philosophes de poids, des idées nouvelles, et des livres au quintal." (Mémoires apocryphes du pasteur Chaillet.)



On exportait des Indiennes de Cortaillod, des pendules neuchâtelaises, des financiers, des vins, des fromages, et même des soldats habillés à l'occasion en Anglais de Coffrane, et qui portaient loin le renom de la bravoure neuchâtelaise en prenant des villes aux Hindous.

Les financiers s'en allaient à Paris, aux Pays-Bas, à Londres, à Oporto, jusqu'au Royaume de Cathay, et partout ils stupéfaisaient les négociants par leur honnêteté, leur sens des affaires et leur connaissance de la monnaie.





Le Sens de la Liberté ou la Déméture du Prince

Le dessin ci-contre, authentique document apocryphe, représente les exercices de la garde locale à la Place des Halles, à Neuchâtel. Pendant ce temps, à une distance assez grande pour qu'on n'entende rien qu'une petite rumeur, une émeute grondait tout près de là, à la Grand'Rue.

C'est dire que les émeutiers ne verront pas un seul soldat, ni les soldats un seul émeutier, pendant toute la durée de l'opération, moyen plein de mesure, de délicatesse et de bon aloi, pour éviter, entre taires de ces chocs périlleux pour la vie.

Les paisibles bourgeois s'occupaient d'un avocat qui voulait à toute force que les Neuchâtelois fournissent des impôts et des troupes au sieur Frédéric, dit le Grand, prince de l'endroit et roi de la Prusse, ce qui ne leur semblait pas une raison suffisante.

Cet avocat, traître à la république sous souveraineté pour avoir voulu être trop fidèle à la souveraineté sur république, fut proprement perforé par une foule menacée dans son portefeuille et dans sa liberté, et qui en avait momentanément perdu et son sang-froid et son sens de la mesure. Il y a de quoi.

Et puis : "On ne travaille pas pour le roi de Prusse"
(Proverbes de Salomon)

Mais le roi de Prusse, qui comme vous savez, se trouvait être prince de Neuchâtel, ne partageait pas cet avis, et se fâcha tout rouge.

Sur quoi, les Bernois occupèrent la ville avec divers combourgeois, le prince acheta des gants de velours, et tout rentra dans l'ordre, la mesure, et la tranquillité.





LA FIN

DU SIÈCLE

"Ah, merveilles! Le pâtre des montagnes trait sa vache en lisant le Contrat Social, le vigneron commente l'Esprit des Lois, et l'enfant à la marelle devore l'Encyclopédie en buvant le Jait de la Liberté. Trois fois heureux ce peuple aux mœurs paisibles, qui puise dans la Nature elle-même sa force et sa sagesse, et dans la Mesure et la Tolérance (voir l'incident de Mâtières) cette douceur de vivre qui est le fruit de la Raison elle-même et de la divine Philosophie." (Encyclopédie: article MESURE, par M. d'Alembert.)

Idyllique Séjour!

Or, pendant cette idylle, la France, d'où nous vient la lumière d'Occident, de souveraineté

raineté sans république, devint république sans souveraineté par des moyens d'une équité douteuse mais d'une efficacité considérable: suppression pure et simple du souverain au moyen de la décollation.

Cette opération eut pour effet d'amener en ces régions, hospitalières déjà à ceux qui fuyaient les dragons d'un roi de France plus ancien, une kyrielle de gens très collet monté (voir le document iconographique ci-contre), et qui craignaient pour leur sous ce nouveau régime de fraternité, d'égalité, et de liberté.



Ces gens, hélas! rendaient ce séjour idyllique d'une façon si personnelle qu'ils choquaient le sens de la mesure de l'habitant, ce qui créa de nouvelles sympathies à la nouvelle République Française, dont les dirigeants parlaient beaucoup de vertus, et certains esprits remuants en vinrent même à douter d'institutions aussi anciennes et respectables que la Vénérable Classe ou les Nobles Bourgeoisies.

Mais la majorité se trouvait bien comme ça: "Nous sommes bien, tenons-nous-y, disaient ils. Ces nouveautés, ça n'amène jamais rien que des tracas, et puis, ces sans-culottes, c'est quand même pas bien comme il faut!"



LE ~~XIX^E~~ SIÈCLE

L'ÈRE NAPOÉONIENNE ou DES CANARIS



EAIT DE NOUVEAUTÉ QUI DEVAIT AMENER DU TRACAS, UN CERTAIN NAPOLEON remit la République Française sous souveraineté par des moyens d'une honnêteté contestable, mais efficaces assurément: auto-couronnement et dictature. Il avait un petit chapeau, et la main sur un estomac vorace. De plus, et contrairement à d'autres dictateurs, c'était un Grand Capitaine. Il eut tôt fait de vaincre presque tous les souverains d'Europe, dont le nôtre, qui était aussi roi de Prusse.

Berne, qui cette fois était occupé ne put venir s'occuper de Neuchâtel, et ce fut donc une armée française qui l'occupa. On reçut



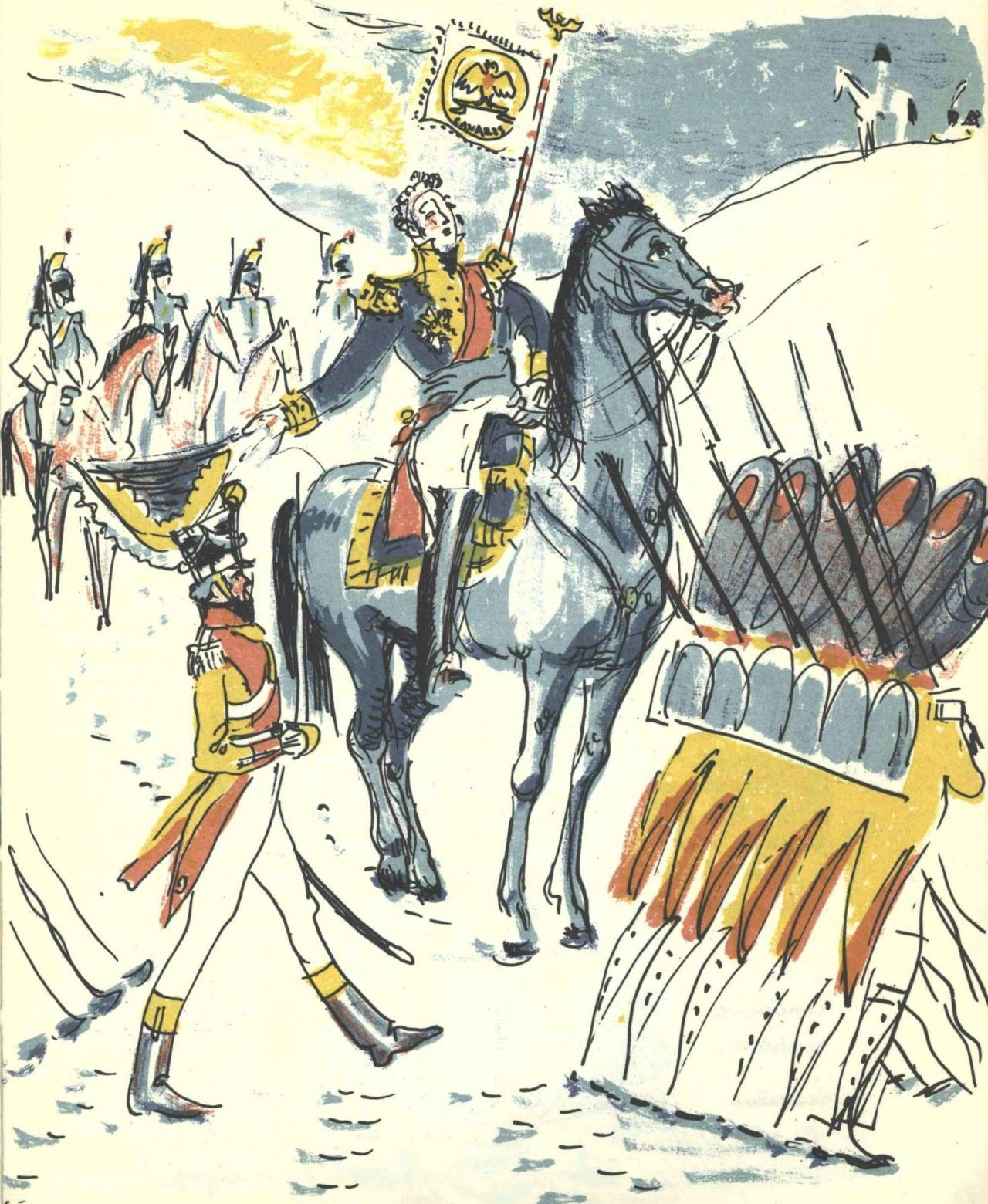
ces soldats avec des Bouquets, des Fleurs de Rhétorique, et du vin du diable. "Et leur âme chantait dans les clairons d'airain." (Le Verjus: Vendanges 1806)

De Napoléon, la Principauté passa à un de ses lieutenants, nommé Alexandre parce qu'il était grand et qu'il ne voulait pas s'ôter du soleil de notre liberté. Il est vrai qu'il ne vint jamais voir son fief, ce qui n'empêcha pas ses nouveaux sujets de le recevoir symboliquement, ni de lui faire des compliments en vers.



Il en profita pour enrôler l'élite du pays, qui servit sous un drapeau orné d'un oiseau doré (Canari). Ce bataillon tout de jaune habillé se couvrit de neige et de gloire, en Russie notamment, où beaucoup de Neuchâtelois tombèrent au champ d'honneur, car "si les Neuchâtelois ont le sens de la mesure, ils ont aussi celui du devoir et de la bravoure." (Sainte Hélène-Mémorial)

En Russie, Napoléon avait pris sa retraite. Mais il reprit du service actif, ce qui n'alla pas sans causer de notables perturbations. On recommença à se battre. Il y eut des soldats un peu partout.



- LA RESTAURATION -

LE S SOLDATS COÛTENT CHÈR. AUSSI, NAPOLEON VAINCU, VIT-ON avec appréhension arriver des régiments autrichiens (*Habsburgs*). On les reçut tout de même avec des fleurs (*Strauss*). C'est ce qu'on appelle la Restauration.



On ne parle pas de vins d'honneur. C'était inutile car ces Autrichiens savaient parfaitement se servir eux-mêmes. ("Offen, Wein, nur du allein"). Ça ne les empêchait pas le moins du monde de se servir de mille et une autres choses. Tout le pays fut mis à sac fort poliment (*huss die Hand*), et ces Messieurs s'entendaient fort bien à faire valser la population.

Sur ces entrefaites, l'ex-prince resté roi de Prusse et redevenu prince de Neuchâtel vint revoir son ex- et re-principauté.



On le reçut avec des bouquets, des fleurs de rhétorique, des protestations de loyalisme et les clefs de la ville. C'était fort imposant, (Voir l'image ci-contre)

et tout le Noble Magistrat et la Générable Classe à ses trousses, criant : "Tention. Les murs, tu veux verser !" Penses-tu ! Sa Majesté était pressée. Elle ne versa pas, mais s'attarda à des banquets plantureux, des bals de bon aloi, du vin partout, mais toujours de respectabilité, ce bas mon-

avec une dignité rordie comme il convient en de.

Le Prince visage gai convenait réception.

venaient

la Confédé - né -



avait justement ce et avenant qui à si joyeuse Ses sujets d'entrer dans - ration Hel - - tique.



Entrée sole nelle de 1814 S. M. Le Prince en sa fidèle Principauté.



Entrée sole nelle de Neuchâtel, Valais, Genève dans la Confédération

NEUCHATEL-SUISSE

Non effet, après un effort patient tenace, et mesuré, Neuchâtel entrait enfin dans la Confédération Helvétique, sans rien casser de son bras devenu noueux et tout en restant Principauté. On célébrait d'une même voix Ferdéric-Guillaume, Guillaume Farel, et Guillaume Tell, on cultivait l'horreur des tyrans guersteuriens et le respect de S.M. le roi de Prusse, on servait dans l'armée fédérale ou la garde prussienne, et, pour tout dire, on restait tranquillement assis entre deux chaises, le siège régalißime, et le fauteuil fédéral.

Position équilibrée, mais un peu inconfortable. "Nous sommes bien, tenons-nous-y." En effet, le moindre mouvement risquait de faire basculer l'une des chaises.

Ce mouvement ne se fit qu'après attendre. Un officier levva des troupes, recrutant ses soldats dans le civil, comme cela arrive si souvent, leva le drapeau à chevrons et la croix fédérale, et marcha sur le Château.



On le reçut avec une courtoisie parfaite et on lui céda la place paisiblement. De régalißime, le siège devint automatiquement républicanissime. Mais les nouveau-venus eurent beau siéger avec une belle ardeur, rien ne sortait de nombreuses séances.

Pendant que les troupes s'amusaient de leur mieux, Bernois, Vandois et Fribourgeois occupaient le pays.



On les reçut avec des Bouquets (*STRAUSS*), des marques de bonne volonté (*Bernerplatte*) et des discours patriotes (*Tellsplatte*). Ils tournent garrison dans les vignes et mangèrent du raisin en telle quantité que, dit un chroniqueur apocryphe, il avait à peine le temps de passer. Et les Républicains, du haut de la colline du Château, les Royalistes d'en bas, regardaient les Confédérés gâter leurs vignes, et maudissaient la guerre civile.



FIN DE LA MONARCHIE



Tant que se lassant enfin de siéger sans rien pouvoir faire, les Républicains se dirent qu'il valait mieux rentrer pendant qu'il restait encore quelque chose aux républiques, et décidèrent d'abandonner le Château à leurs Confédérés.

On les laissa partir avec un calme de bon aloi. Et il ne resta sur place que de nombreuses bouteilles tombées (vides) au champ d'honneur.

Dès mémoires de ce temps-là (apocryphes probablement) prétendent que les Républicains, tambours battants, auraient été reçus à la Côte avec tous les vins d'honneur de la guerre, et des bouteilles (pleines) et des discours, etc.



Après quoi, chacun s'en fut à sa vigne, et les Confédérés partirent l'âme pleine de mesure et le ventre de raisin.

Mais le Prince n'était pas content. Il envoya un très-prussien gouverneur avec les très-prussiens pleins-pouvoirs de lever très-prussièrement des troupes dans le pays.



Or, quand de loyaux sujets d'une république nient plus royalistes que le prince, cette DE ME SUR est un bien mauvais présage pour ce dernier.

Et, de fait, ce dernier fut vraiment le dernier. Les Neuchâtelois en avaient jusqu'à là. Et quand ce Frédéric-Guillaume-là s'en vint voir ses domaines princiers, on le reçut bien avec des bouquets, des discours, etc., mais aussi avec des pétitions où l'on demandait qu'il s'échappât du soleil de la liberté. Autant demander la lune.



Quel scandale, mes amis ! Ces affreux papier-sabots subissent un triste sort. Bien des gens bien veulent quitter la Confédération, repaire de républicanisme. Les Républicains s'indignent. Dans les Montagnes, ça remue. Les rues bouillonnantes font un bruit de moteur. Le gouvernement n'arrête pas de siéger en ville.



Aspect engageant des abords du Château, ce qui montre bien la sollicitude du Prince envers ses fidèles sujets.



Monie
dégoutée
du
Prince, du
Gouverneur,
et de quelques
autres devant
certains chiffons
de
papier

"Quoi ? s'écrient les montagnons avec une noble ardeur, voici l'aube de l'centenaire dont se célébrer en 1948 ? Nos calculs sont justes comme est juste l'heure de nos pendules. C'est le moment d'agir, c'enom de sort ! En arrière les cafignons ! En avant la peuglise !"

La peuglise, c'est le triangle. (Jamais encore vous n'avez entendu nommer un triangle une peuglise. Mais il paraît que la couleur locale exige l'emploi de ce mot-là. On fait ce qu'on peut.) Ce triangle, faussement appelé peuglise, sert à tracer un chemin dans la neige.

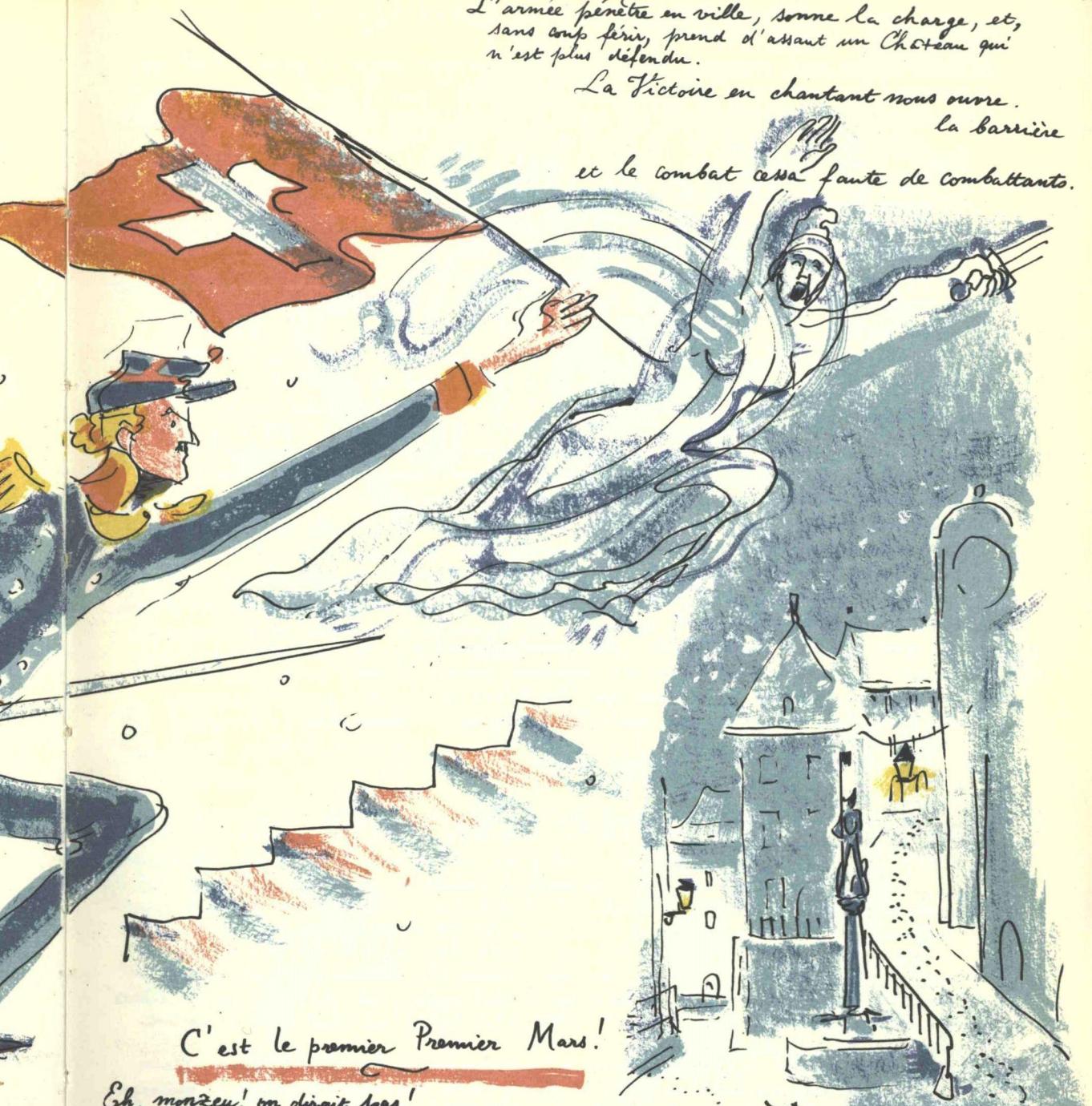
Il neigeait. Et derrière cette figure géométrique, ... une colonne républicaine s'avance d'un pas premier-martial, les fanfares sonnant la diane et les enfants allumant des pétards dans les jambes du tambour-major. (Quand on s'arrête, il y a des verres, du blanc du rouge, ma fi ! Et des tirs-pipes. Et une de ces crâmines !

À la fin des Alpes, il neige. À Valangin, il y a des canons, qui se taillent et suivent la colonne. À Pierre-à-Bot, il y a une halte. Pierre-à-Bot, bloc erratique abandonné jadis par le Général Glace, avec les mammouths matelus, les ichtyosaures saurs et autres fossiles, contemple d'un œil de crustacé ces gens en armes qui bivouaquent alentour. Spectacle imposant, un peu froid peut-être, mais infiniment plus digne, infiniment moins dangereux que l'aspect hérétique et gesticulant que présentent trop volontiers les revoltes dans des contrées moins faroises sous le rapport de l'équilibre et de la mesure.

L'armée tempère un instant son ardeur belliqueuse. C'est qu'il s'agit de ne pas manquer de sang-froid devant ce digne témoin du passé. On attend donc que le gouvernement royaliste veille bien se retirer avec ce tact, cette tranquillité, cette discrétion de bon aloi qui avait caractérisé la Générale Glace à l'époque reculée de sa retraite (voir plus haut : p. 12.)

La nouvelle arrive enfin : le gouvernement royaliste vient de lever le siège régalième.

EN AVANT DONC !



C'est le premier Premier Mars !

Eh, monzeu ! on dirait pas !

Pas un seul pétard dans les rues ! Pas un seul vert blanc-rouge ! Ma fi ! on l'a pas encore inventé !

Mais on mange les tripes au Cercle National.

L'armée penetra en ville, sonna la charge, et, sans coup ferir, prend d'assaut un Château qui n'est plus défendu.

La Victoire en chantant nous ouvre la barrière et le combat cessa faute de combattants.

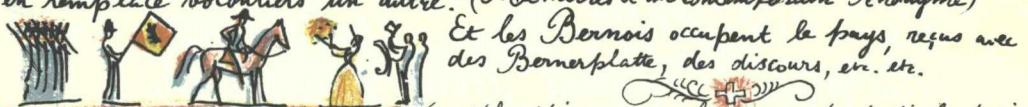
LA REPUBLIQUE

Deux Bernois, envoyés pour s'occuper du pays arrivent quand tout est consommé, et avec une célérité caractéristique. "La Royauté les avait appellés, c'est la République qui les reçoit" avec des mots historiques, et des Bernerplatte.



Ici commence l'ère de la Liberté. On supprime des institutions ankylosées. On supprime la Vénérable Classe. On supprime les Bourgeoisies. On supprime les chevrons auxquels pourtant les royalistes préféraient un drapeau noir et blanc et orange. On lui substitue un drapeau conçu au rebours du bon sens et de l'héraldique.

Les royalistes étaient furieux. Ils entretenaient leur ardeur en envoyant des députations à l'ex-prince et en complotant tout doux, tout doucement, **L'AFFAIRE**: Un beau matin, on vît flotter les couleurs personnelles de l'ex-prince au Château. Les royalistes l'ont raflé aussi facilement que s'ils avaient gobé une bérude. Tout s'était fait avec décence, mesure, et tranquillité. De village en village, une troupe royaliste proclamait le retour au prince. Une troupe républicaine la suivait à distance, proclamant la république, et tout cela tournait en rond, boitant ainsi de ces chocs pénibles qui vous marquent pour la vie, selon une méthode qui a souvent fait ses preuves. (voir je ne sais plus quoi.) Il y en eut un pourtant, de choc. A Neuchâtel, les républicains s'étant rebellés s'élançent à l'assaut du Château. C'est sérieux, cette fois. La Victoire en chantant leur rouvre la barrière, les royalistes se rendent, et le combat aut du cesser faute de combattants. Malheureusement, par un regrettable manque de mesure du côté républicain, un royaliste perdit la vie, "ce qui fut le tort de le faire mourir, et l'avantage très relatif de montrer qu'un fanatisme en remplace volontiers un autre." (Mémoires d'un Contemporain Anonyme)



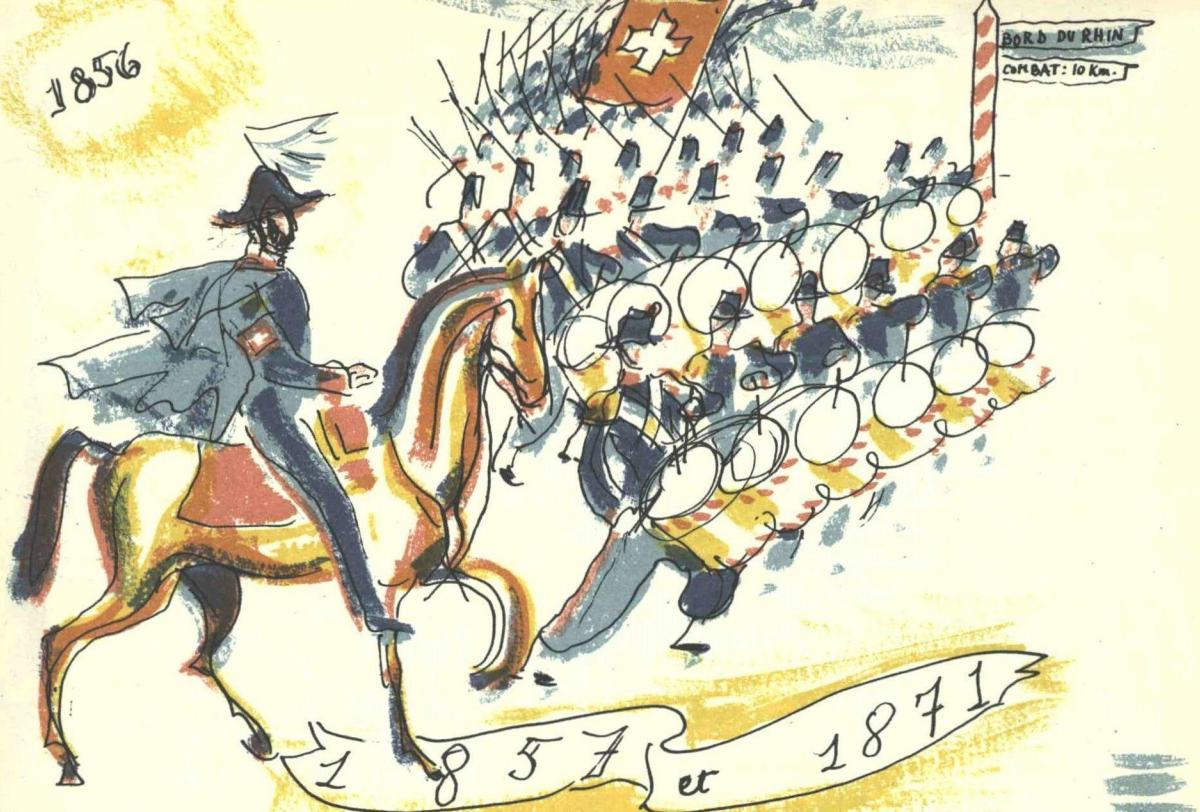
L'ère monarchique était passée définitivement, la source des particules tarie, S. M. Prussienne furieuse. "Vous serez châtiés, criait-Elle, de votre temérité!" Mais la Suisse tout entière, Neuchâtel y compris, se dressait contre cet ichtyosaure sauv et aigri, rouloit tambours, couvrait frontières, et dans nos cantons chaque enfant naissait soldat. La guerre allait éclater. À ce moment, comprenant enfin que la Suisse, même au premier jour, fit des héros, jamais d'esclaves, s'a Majesté délia et libéra de leur serment de fidélité ceux qui travaillaient encore pour le Roi de Prusse, les républicains les libérèrent de la prison, et tout ce monde libéré d'un lourd souci put enfin jouir du soleil de la liberté qui brillait de tout son éclat sur cette terre définitivement et sans conteste SUISSE et rien autre que Suisse.

Il était temps. Quelques années plus tard, une Majesté Prussienne, appelée Guillaume, par surcroît, et qui eût pu se croire encore des prétentions au siège régalißime, battait la France, (à laquelle tant de liens nous unissent), après avoir prussianisé les Allemandes. Et le pays donnait refuge à une armée française malmenée, et la recevait avec



dont personne ne s'est jamais plaint, que nous sachions.

1856



d'après 2 tableaux apocryphes attribués à A. Bachelin.

L'ÂGE D'OR

Neuchâtel, cependant, vivait en paix et la Chaux-de-Fonds s'agrandissait de jour en jour. Des villages industrialisés buvaient le lait de la prospérité, et se transformaient en ruches bourdonnantes. La vigne poussait jusqu'en Australie. On exportait des pédagogues dans toutes les cours principales d'Europe, on donnait l'heure exacte au monde entier. Partout, des constructions s'élevaient. Les plus beaux, les plus vastes bâtiments étaient les Ecoles, où nos amis les descendants de l'illustre tribu des Ch'to Fiffs venaient (et viennent encore) recueillir le Noël de l'Instruction, les Beautés de la Langue, et le Charme du Schelchelande.

L'Académie produisait un académisme de bon aloi, un notariat avisé, un corps enseignant vivant et vénérable, et beaucoup de saints ministres. Les musées s'emplissaient de fossiles et d'œuvres d'art. Les arts, même plastiques, florissaient honnêtement, et l'on grattait des Céanne pour y peindre des fleurs jolies.

La Philanthropie régnait, avec le sens du devoir. Autour de l'image taillée de Farel brandissant une Bible redoutable, les Phamilles s'entre-saluaient chaque dimanche avec une sereine gravité, "et leur œil de cristal contemplait l'immobilité du voisin, fort beau spectacle, un peu froid peut-être, mais si plein de retenue, de discrétion, de mesure, qu'il donnait à l'âme une satisfaction d'un incontestable bon goût." (voir l'ère glaciaire).



, après-midi, les fantaisies sonnent dans les rues, le bateau à vapeur promenait sur le lac son panache beige et son pavillon rouge à croix blanche, et les fêtes de chant succédaient aux fêtes de tir qui succédaient aux fêtes de tir.

La République avait cinquante ans. L'été n'avait jamais été si bleu, l'hiver n'avait jamais été si blanc. La liberté régnait, à condition, bien entendu, de ne pas choquer l'Opinion Publique.

Le pays se courrait de Sociétés. Elles poussaient dans tous les coins.

L'ensemble des sociétaires formait le Corps Electoral.

Chacune de ces sociétés avait un Comité. L'ensemble des Comités formait les Corps Constitués.

Le Comité des Corps Constitués formait le Gouvernement.

Et la Suisse était une Société de ces Gouvernements, dont le Comité gérait les affaires avec sagacité.

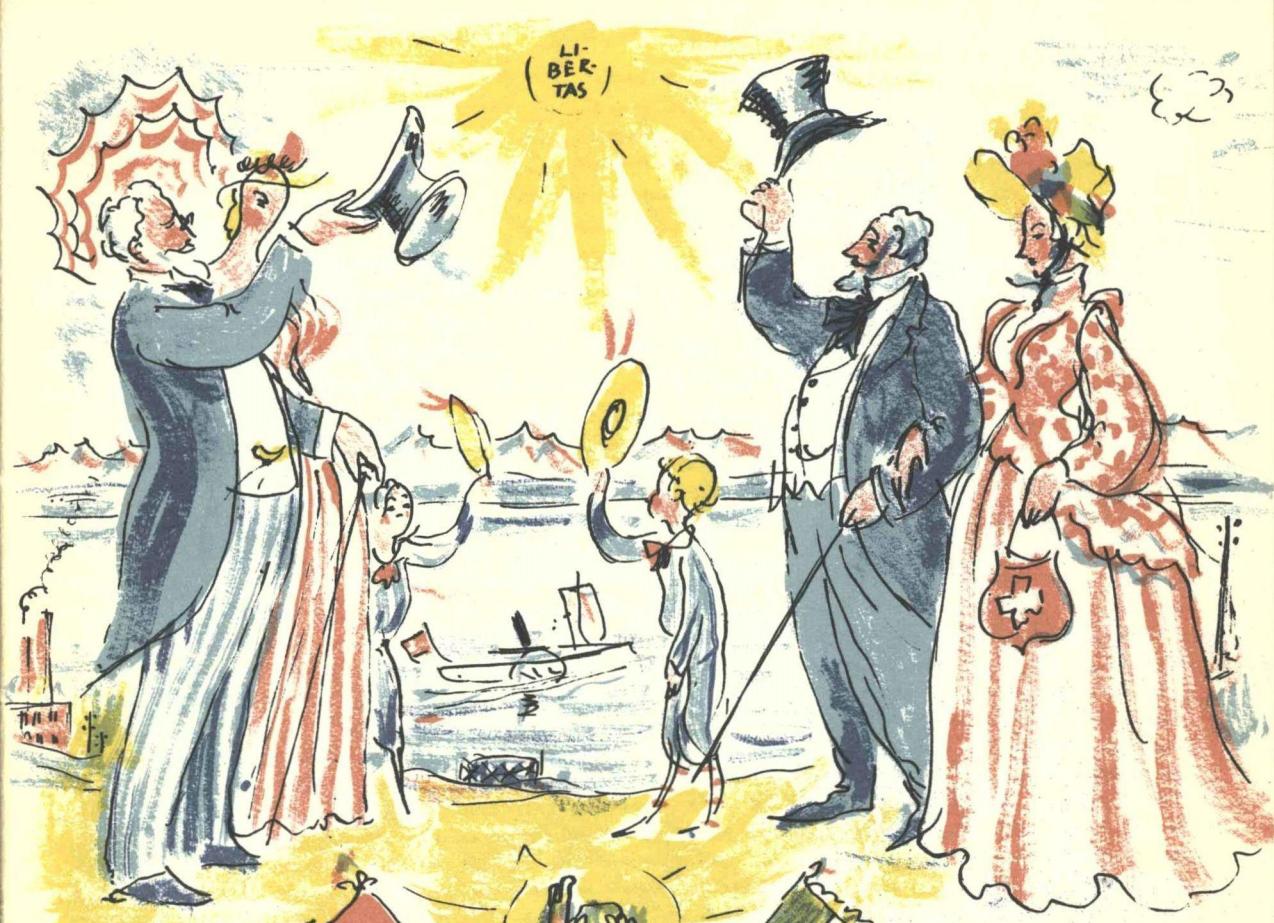
À la base de toutes ces Sociétés, le sociétaire vivait heureux, payait des cotisations encore modérées, et remplissait ses devoirs militaires avec une spontanéité et un enthousiasme tranquille, très tranquille, qui faisaient l'admiration même du Seigneur de la Guerre.

Ce personnage dangereux s'appelait GUILLAUME. Nous aurions donc pu l'avoir sur le dos, cœtres, dont nous avons galissime. La Révo-

Un beau jour, en effet,
et ce fut la fin

d'autant plus que certains de ses amis parlé, s'étaient assis sur le siège révolution de 1848 ayant eu du bon il entraîna son peuple en guerre, de l'âge d'or:





LE XXX^e SIÈCLE

Des pays neutres, et autres furent envahis, et pour finir, presque tout le monde se trouva en pleine guerre. Il fallut quatre à cinq ans de guerre mondiale pour réduire à merci le Seigneur de la Guerre, et ce peuple, qui, se croyant généralement menacé, envahit périodiquement les voisins qu'il envia.

Devant ce mastodontesque manque de mesure, les Neuchâtelois coururent aux frontières. Il en mourut beaucoup d'ine maladie nommée la grippe espagnole, cependant qu'à l'arrière surgissaient les usines de munitions, la Croix-Rouge, des fortunes rapides et des ruines retentissantes (dans la monnaie), et pour finir, après cette guerre à laquelle le pays échappa avec les autres cantons suisses, un manque de mesure général qui amena des troubles. C'est qu'il y avait, et il y a encore, un certain manque d'unanimité parmi ces Sociétés dont nous avons parlé plus haut :



Cette unanimité se reforma quand enfin un nouveau Comité fut fondé pour réunir toutes les Sociétés du monde. Cela devait amener la Paix Universelle, la Pénération Parfaite, et l'Education de Toutes les Nations. On ne pouvait qu'applaudir à des idées aussi pacifiques, mesurées, et pédagogiques. Il y avait des banquets. Malheureusement, il y a toujours des mélancoliques. On voyait, dans d'autres pays, des assemblées mastodontesques, ichthyosauriformes, avec des bras levés, des clamures antédiluvienues, et, dominant ces foules, un fort-en-gueule, deux forts-en-gueule, trois forts-en-gueule qui brassaient ces masses à grands cris. Les uns font le poing, les autres offrent la paume, et tous, ils mettent la couleur de leurs opinions politiques dans leur chemise, et les pieds dans des bottes destinées à écraser tout ce qui ne pense pas comme eux, tous ceux qui aiment le soleil de la liberté. Au sud, un dictateur dictait la loi, et comme c'était un ancien pédagogue, bien des Neuchâtelois l'avaient en estime, au début. A l'Est, un haut-parleur avait succédé au Seigneur de la Guerre. Pour eux la force était le droit, la rigueur du poing l'ordre, l'ordre la vertu suprême, et la vertu suprême l'obéissance aveugle. Ils avaient partie liée, à ce moment, avec un autre dictateur, très lointain à cette époque et partageaient avec lui des pays plus petits.





VUE AUX FRONTIERES

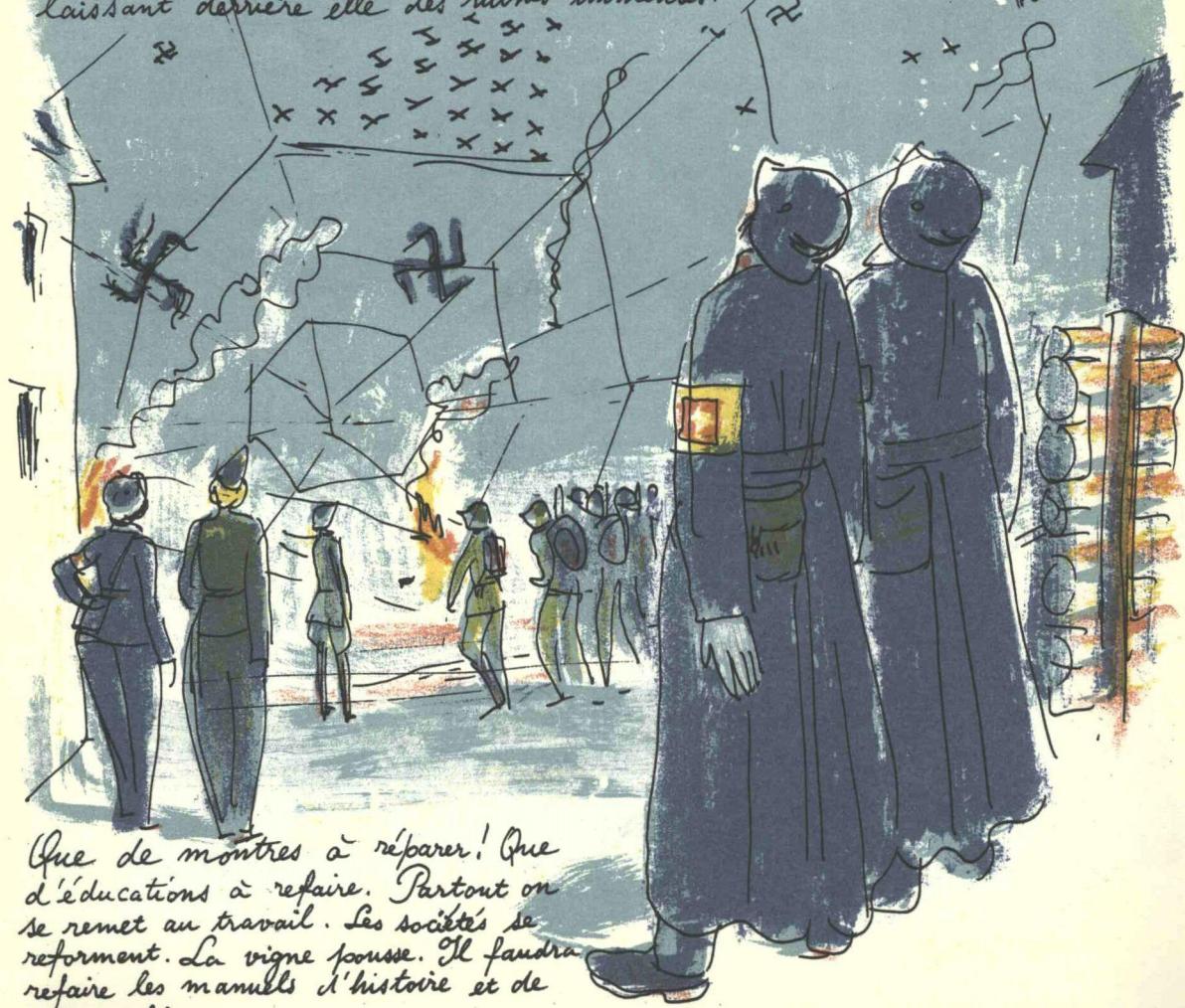


L'ENTRE-DEUX-GUERRES

LA GUERRE

Le manque de mesure, cette violence, cette frenésie, ne pouvaient que ramener la GUERRE. Elle revint, en effet, à toute vitesse. Tout le pays de Neuchâtel vivait sous le casque, y compris les femmes. La guerre avait ramené la Nuit des Temps, (Obscurcissement) dans laquelle des Sirènes privées de charmes hurlaient contre des avions. Le pays cependant s'attendait au pire (qui ne vint pas) et passait pour un paradis terrestre dans une Europe asservie et dévastée.

Un jour, les dictateurs, ou totalitaires, cessèrent de s'entendre. Ce fut le commencement de la fin. Le peuple qui envahit périodiquement ses voisins fut envahi à son tour, et la guerre cessa, laissant derrière elle des ruines immenses.



Que de montres à réparer! Que d'éducations à refaire. Partout on se remet au travail. Les sociétés se reforment. La vigne pousse. Il faudra refaire les manuels d'histoire et de géographie.

CONCLUSION

Si l'un des doctes auteurs de la Chronique des Chanoines revenait parmi nous, il n'en croirait pas ses yeux. Tout lui paraîtrait apocryphe. Chaumont et le Pouillerel se dressent toujours dans les rues, et donnent à notre patrie son cadre éblouissant et grandiose". Le Trou de Bourgogne et le lac resplendissent toujours au couchant. Que de changements, pourtant! Les véhicules sont à moteur, les avions à réaction, les Pédagogues à lunettes. La Collégiale a deux tours. Le fisc s'en donne trois.

Le Château séculaire, dans les salles où rotissait le bœuf entier, où les comtesses séchaient les pots de blanc, les machines à écrire cliquettent. La paperasse s'accumule, déborde jusque dans la rue, coule jusqu'à la place du marché, glisse dans toutes les boîtes aux lettres, et il en vient encore de Berne pour occuper le pays.

La République a cent ans.

Cent ans de paix,

Cent ans célébrés

tranquilllement, à
grand renfort de
comités, et de
grandes et
de petites
commissions.

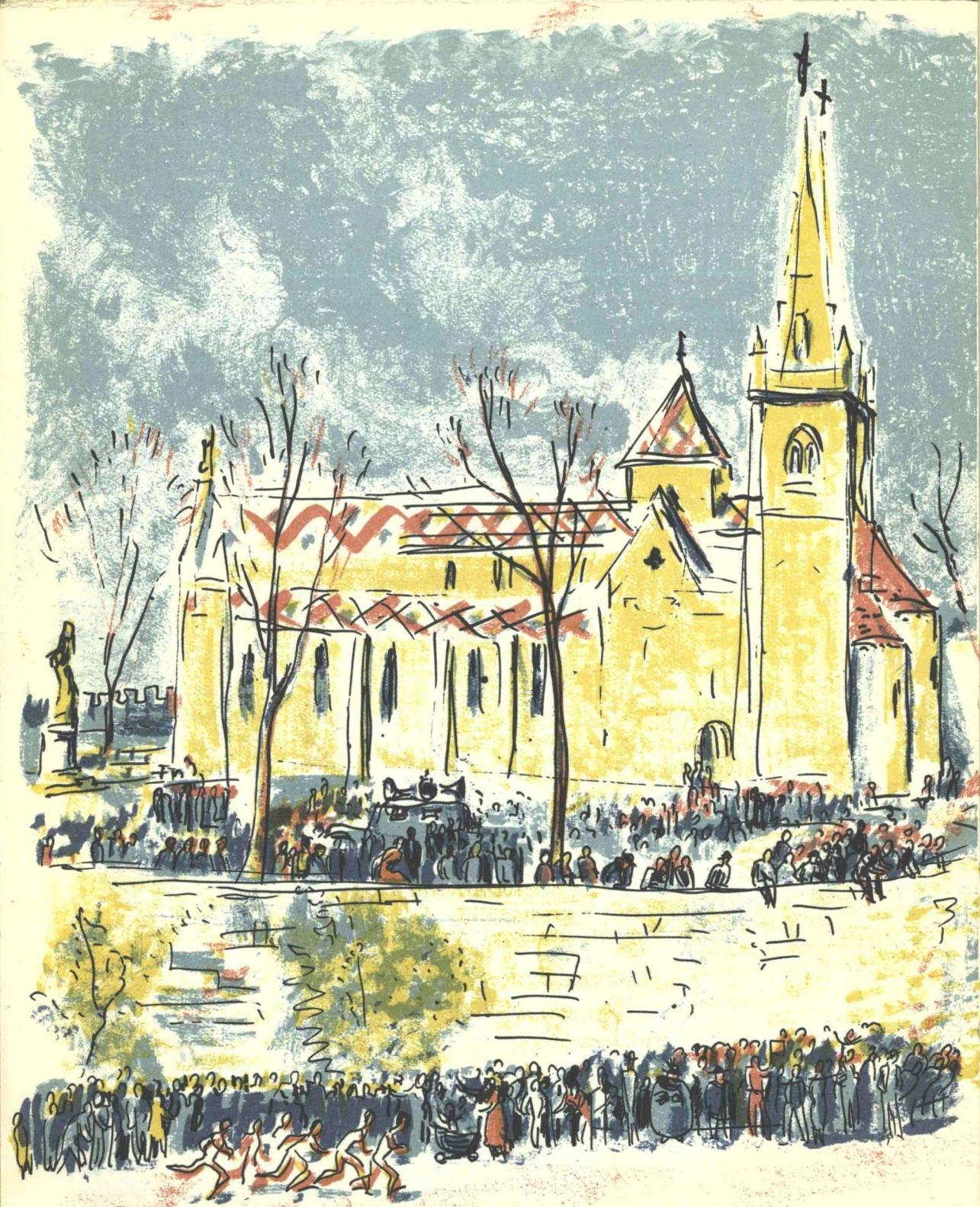


torchon de ci de là, pour faire reluire le Soleil de la Liberté.



de calme, de po-
-dération et
de sagesse.

Mais le
Neuchâtelois
n'a guère changé.
Il reste patient,
ne voit que ce qu'il
veut voir, et alors
à la loupe, fuit
tout ce qui passe
la mesure (tant
ichtyosaures et
mammothontes que
masses qui on dompte)
et continue, s'il
ne s'endort pas,
à donner un
petit coup de

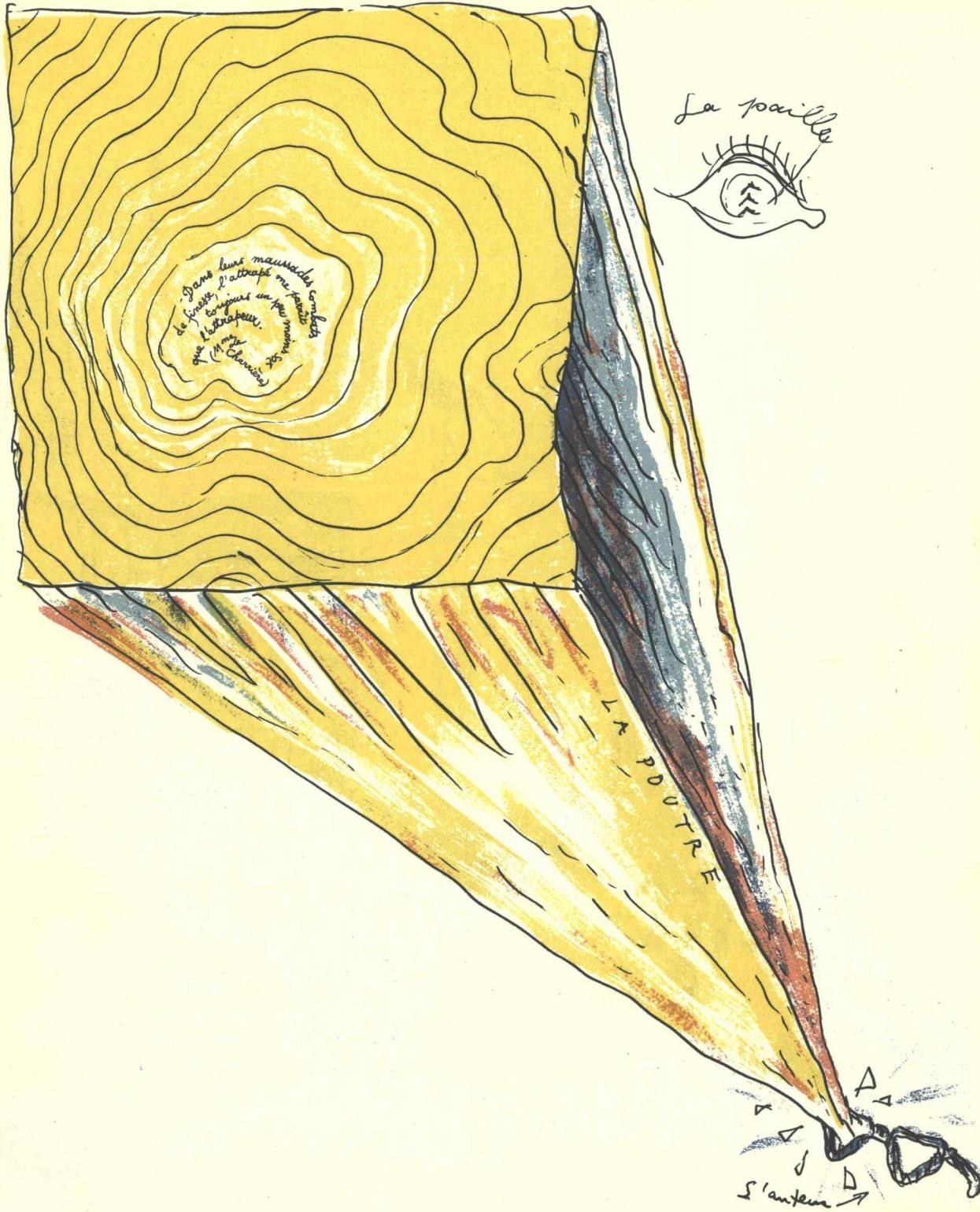


MORALITÉ:

On ne dit pas:
"Xen a point comme nous."
On le pense.

(Les partis réunis.)

BB



TABLE

Avertissement	p. 9
La Nuit des Temps	p. 10
La Préhistoire	p. 11
L'Âge de la Pierre	p. 12
L'Époque lacustre	p. 14
L'Histoire	p. 16
La Paix Romaine	p. 18
Les Burgondes	p. 20
Les Apôtres	p. 22
La Vigne	p. 24
Néuchâtel	p. 26
Les Arts	p. 28
La Charte	p. 30
Les Combourgeois	p. 32
La Réformation	p. 34
Le XVII ^e siècle	p. 36
Le XVIII ^e siècle	p. 38
Le Bon Temps	p. 40
Le Sens de l'heure ou la mesure du temps	p. 42
Le Sens de la liberté ou la Démesure du Prince	p. 48
Fin du Siècle	p. 50
L'Ère Napoléonienne ou des Canaris	p. 52
La Restauration	p. 54
Néuchâtel Suisse	p. 56
Fin de la Monarchie	p. 58
1848	p. 60
La République	p. 62
L'Âge d'Or	p. 64
Le XIX ^e siècle	p. 66
La Guerre	p. 68
Conclusion	p. 69
Moralité	p. 71
La peinture	p. 72
La table	p. 73
Total	<u>1385.</u>

+ 15 à "les Apôtres"





ERRATA

- P. 16 : La citation tirée de l'Histoire Suisse de W. Rozier n'est pas apocryphe.
Pour "le jetèrent dans le lac de Joux", lire les jetèrent dans le lac...etc (Il s'agit des Romains et non pas des bras noueux helvétiques.)
- P. 9 : Les citations de Madame de Charrière ne sont pas apocryphes.
- P. 72 : /
- P. 48 (faute ^{intelligible}) : Après la p. 45, doit logiquement venir la p. 46, faussement marquée 48. La véritable p. 48, dans ce livre, vient après la p. 47, et c'est à cette véritable p. 48 que vous renvoie la note parue au bas de la fausse p. 48. Par contre, l'histoire de la Révolution de 48 se trouve à la p. 60. Vous voilà renseignés.
- P. 69 : La citation est tirée de l'Histoire Suisse de W. Rozier, et n'est pas apocryphe.
- P. 1 à 80 : Les citations sans nom d'auteur sont en quête d'un penseur célèbre.
- P. 1 à 80 : "Exercice pour enfants des écoles du canton: Corriger les fautes de français, l'accent neuchâtelois et les erreurs historiques de cette Histoire Imagée." (Denis de Rougemont.)
(Cette dernière citation est un peu apocryphe.)

Il a été tiré de cet ouvrage:
800 exemplaires
sur vélin des Chanoines
numérotés avec mesure de
1 à 800
et 20 exemplaires
sur vergé de luxe
marqués avec économie
de A à T
pour ceux qui connaissent
la monnaie

Exemplaire : 601

